

*« De la solitude, du silence, de l'obscurité, nous ne pouvons rien dire, si ce n'est que ce sont là vraiment les éléments auxquels se rattache l'histoire infantile qui jamais ne disparaît toute entière chez la plupart des hommes »<sup>1</sup> (Sigmund Freud)*

### **Quelques préalables**

Je vais vous présenter quelques réflexions, soit venues de la pratique, soit métaphoriques, soit théorisées, qui font des points d'appui pour moi, en sachant que je me suis concentré sur les personnes rencontrées par l'équipe du SAVS, en tout cas dans le champ du handicap psychique. Bien entendu, d'autres champs de la pratique pourront venir à l'esprit, rencontrant un assez grand nombre d'institutions, d'équipes, de professionnels et de lieux de stage très différents. Ces différences sont flagrantes quant aux personnes rencontrées, leur « problématique » comme on dit, mais ce qui importe, c'est **le lieu d'identification commun ou en commun, à savoir « une approche, une accroche, une relation à construire »**.

J'ai d'abord été accompagné par une phrase entendue lors de la rencontre avec l'équipe ayant travaillé et organisé cette journée : **« une relation, ce n'est pas forcément rencontrer les gens »**, effectivement, les mots les plus courants dans la langue ou le langage professionnel usuel (comme « rencontre, relation, lien ») pourraient à eux seuls condenser la plus grande part de la pratique des professionnels, mais cela ne suffit pas, cela ne suffit jamais d'ailleurs, il nous faut ralentir la pensée, ralentir le langage parlé, pour nous arrêter sur une première formulation qui pourrait être : **« qu'est-ce que je rencontre quand je rencontre ..., qu'est-ce qui, chez l'autre, en moi, est rencontré ? »**. Freud dirait tout de suite que ce qui est rencontré est de l'ordre de **« l'inquiétante étrangeté »**, et une étymologie ancienne vient le confirmer, en nous indiquant que c'était le mot employé pour dire que le gouvernail était mis sur une position opposée à celle qu'il occupait auparavant ; pas mal, la rencontre, c'est ce qui met **« à l'envers »**.

L'intitulé de cette intervention vient d'un titre de film, **« Drôle d'endroit pour une rencontre »**, où l'aspect inhabituel du lieu rend improbable, comme l'on dit aujourd'hui, une rencontre, c'est-à-dire le fait que quelque chose se passe. Je me disais que ce qui avait peut-être motivé cette rencontre était lié à l'étrangeté du lieu, de la circonstance, puis à l'excitation que cela produit, nous y reviendrons. Au moins nous constatons que pour qu'il y ait rencontre, **pour qu'elle ait lieu il faut...un lieu, un endroit, qu'une rencontre ne se fait que si un lieu se met à exister entre les protagonistes, un lieu psychique, un lieu marqué par l'intersubjectivité, qu'une rencontre crée un lieu, un espace**. En l'occurrence, dans certaines pratiques, comment rencontrer une personne dont l'une des défenses les plus fortes (et les plus nécessaires) consiste justement à tenter d'éviter l'éprouvé de la rencontre, de la présence de l'autre.

Mais le terme qui m'a le plus parlé, c'est **« drôle »**, avec ce mélange des contraires, ce qui peut être à la fois comique et inquiétant, **« drôle de type, je me sens tout drôle, je le trouve un peu drôle »**, un mot pour dire la bizarrerie sans nommer tout de suite la manifestation de l'angoisse. Comme fait exprès et exceptionnel, l'étymologie est très incertaine, pas claire, drôle de truc.

---

<sup>1</sup> Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté (Das Unheimliche)* 1919, Bibliothèque numérique Université du Québec, p.33

C'est la mise en présence, via la mission et le travail d'accompagnement à venir, d'un « **drôle d'endroit** », encore jamais vécu, le passage d'un seuil, d'une porte (qui peut tarder à s'ouvrir), ou carrément d'un monde. Le dispositif et cette mission créent la possibilité d'une rencontre, ils l'autorisent et proposent d'emblée un appui, une contrainte pour ce « drôle d'endroit », une délimitation entre un dedans et un dehors, soulignant au passage qu'il n'y a pas de rencontre sans un bord repérable (ou à construire). Le sens préalable est soutenu par l'idée que « ***l'accompagnement humain est de fait la véritable Prestation de Compensation du Handicap*** ».

Dernier point, il me semble qu'il y a toujours une histoire avant l'histoire (présente), la personne à rencontrer, que je vais rencontrer, a déjà été croisée par tel collègue de l'équipe, il y a eu une discussion au téléphone avec la secrétaire, une commission de pré-admission a eu lieu, des événements et des détails de la réalité (quartier, logement, etc.) circulent, il est même possible que cette personne n'en finisse pas de rencontrer et d'avoir à dire... Il est probable que nous saurons bien plus tard comment ces « petits signifiants » sont reliés entre eux, la place qu'ils prennent, comment ils contiennent nombre de projections et fournissent des représentations indispensables et aliénantes à la fois.

Voici trois moments dans l'approche de cette question, trois idées.

### **1/ La première idée serait une image faisant métaphore, à partir du film « Premier Contact », et en premier lieu de son titre.**

Il s'agit moins de science-fiction qu'une mise en présence avec une altérité impensable. Majoritairement l'autre parle toujours une langue étrangère, et le déchiffrement de cette autre langue met en contact avec une série d'étrangetés, au mieux, et d'anxiétés, le plus souvent. Face à l'altérité, nous connaissons la réaction la plus commune : la surdité, l'exclusion voire la destruction. S'il est une dimension spécifique à l'éducateur spécialisé, c'est qu'il est spécialisé dans le fait de venir auprès de cet autre, qu'Alain-Noël Henri propose de penser toute personne ayant à faire avec le travail social, le travail soignant, avec l'institution comme prise dans la « **mésinscription** » : « ***le concept de mésinscription désigne le fait que le déviant n'est pas déviant en lui-même ; il le devient lorsque, au gré des mutations dans l'organisation symbolique d'une société, il se trouve érigé en emblème de la terreur et de l'horreur, ou simplement du trouble, qui s'attachent aux représentations refoulées*** »<sup>2</sup> (voir les différences de discours à propos du schizophrène entre les années 60-70 et aujourd'hui).

Dès lors, « ***les institutions ont pour tâche de « contenir », voire de transformer ce que la scène sociale désigne comme un trouble menaçant l'ordre symbolique : ce trouble qui s'actualise via les symptômes des sujets accueillis dans ces institutions et la violence qui leur est attachée*** ». Premier point, la rencontre se fait à l'endroit, aussi, de cette mésinscription et de ses conséquences, c'est un point important mais je ne le développerai pas ici.

Dans le film, ce contre quoi les deux scientifiques ont à lutter (outre la pression groupale qui leur demande efficacité et rationalité, d'accélérer le déchiffrement de cette langue étrangère), c'est leur propre angoisse et le mouvement « naturel » ou fréquent qui l'accompagne, qui est de supprimer le problème pour tarir la source de cette angoisse. **Mais ils font comme les**

---

<sup>2</sup> Alain-Noël Henri, *Penser la pratique*, Erès 2009, p. 142

**éducateurs, les travailleurs sociaux et les soignants, ils choisissent de rester au contact de cette angoisse** (des éducateurs en formation ont d'ailleurs proposé cette trouvaille sémantique superbe, se dénommant dorénavant des « **trouvailleurs soucieux** »), l'héroïne n'hésitant pas à enlever son scaphandre pour mieux rencontrer ces êtres étranges. Quelques éléments me semblent fondateurs ou évocateurs dans ce film, ayant part commune avec les pratiques éducatives (choix subjectif) :

- Le couloir pour monter dans le vaisseau est extrêmement étrange, difficile de savoir s'il faut descendre ou monter dans ce tube noir, il faut d'ailleurs descendre **et** monter ; ce volume vide et sombre, sans intériorité, avec une ouverture fermée (une vitre) peut être l'image d'une traversée représentant le chemin vers l'autre, bordé par l'angoisse ; les sensations sont autres, les enveloppes ne sont plus délimitées, on n'entend plus que la respiration saccadée ;
- La double recherche que feront ces scientifiques sera de noter l'apparition de signes (comment l'autre émet, que **veut-il** dire) articulé au fait que **ce signe n'est pas un son mais un sens.**
- Troisième élément, « **la langue détermine-t-elle la manière de penser ou non ?** », autrement dit, comment penser dans sa langue avec la langue de l'autre ?
- Et enfin, **le désir de chercher-trouver le sens est lié à une intrication entre l'histoire personnelle et professionnelle**, à un retour sur l'histoire personnelle des protagonistes.

Quand le « premier contact », le premier entretien, ont lieu, la question immédiate posée est « *ça s'est bien passé ?* », « *ça s'est passé comment ?* » (Comprendre : tu as survécu ?), et le mouvement qui suit, c'est la recherche de la compréhension, avec souvent un flot de projections interprétatives qui ferment un peu l'approche. Ce contact est fait de ce que Dolto appelait « le bébé imaginaire », celui qui est très proche du fantasme, de la forme-fantasme, s'il est possible de s'y projeter un peu, ou l'inverse. Autrement dit, l'imaginaire « qu'avec lui ou elle, ce sera différent, possible ». Cette illusion est nécessaire, elle autorise projections et attentes, même démesurées, de la part des professionnels. N'entend-on pas régulièrement que les personnes accueillies, « *personne n'en veut* », ou « *qu'elles sont les plus malades* », nourrissant une posture quelque peu héroïque, ce n'est pas une critique, ne faut-il pas forcément enlever le scaphandre pour s'approcher et se laisser approcher... Il faut l'être, héroïque, pour se proposer, seul et avec quelques autres, pour s'exposer à rencontrer l'autre, c'est-à-dire faire face, « présenter sa face », je serai tenté de dire, bien avant son « visage ». Car si « envisager » l'autre fait partie là aussi de nos idéaux, il n'y faut chercher ni idéal de sainteté, de pureté, ni position intellectuelle ou éthique a priori, **car tout cela ne se décrète pas mais se construit, se « fabrique ».**

Combien de temps cela prend-il pour qu'une certaine tendresse, voire beauté, se dégage dans le lien à l'autre, pour y trouver un certain charme ou un certain humour, à cette personne qui continue de faire éprouver impuissance et répétition ? Accéder au visage c'est être dans un monde à trois dimensions, la « face » ne renvoyant qu'à deux dimensions seulement. Il y manque la subjectivation, le fantasme de ce qui me rattache à l'autre dans une humanité commune, **en tout cas ce qui n'est absolument pas donné.** La face renvoie à un monde plat ou avec peu de profondeur, au sentiment d'être nu et démuné face à l'autre. C'est bien quelque chose qui se vit dans le rapport à l'adolescent, souvent effrayé par le face à face, et avec lequel il faut trouver ce qui peut faire médiation. Mais c'est aussi quelque chose qui peut rassurer, par exemple dans la situation thérapeutique, ou « voir » le thérapeute peut être plus

rassurant que la position chez le psychanalyste, où la parole adressée doit se passer du visage de la réalité et donc du soutien recherché dans le regard de l'autre. En fin de compte, tout dépend du fait de savoir si le rapport à l'autre est vécu subjectivement comme un monde à deux dimensions, donc de manière persécutoire, ou dans un monde à trois dimensions, dans lequel la profondeur et la division sont des espaces pour y accueillir les processus de subjectivation, espaces tiers. Peut-être que l'une des difficultés dans votre rencontre avec certaines personnes est liée à cette angoisse fondamentale d'une division trop menaçante, d'un espace interne sans bord, non-bordé.

Pour en revenir à ce premier contact, à cette « **mise en présence** », les choses sont beaucoup plus près du corps, et je me demande, « *à quoi il ressemble ? Quelle tête j'ai construit, à partir de la voix au téléphone ou de la lecture du dossier ?* ». Et quel soulagement lorsque ça s'est bien passé, on a bien parlé, il/elle était d'accord pour l'accompagnement, cela vient tranquilliser l'esprit. Par contre, cela risque de laisser de côté quelque chose d'un peu mystérieux pour une raison assez simple, c'est qu'on n'y a pas accès, qu'on ne le connaît pas. Si l'on peut partager des mots et croire en leur sens commun, **nous ne partageons pas encore les signifiants de l'autre**, là où il se reconnaît ou au contraire chute, là où il situe un équilibre dans « la » réalité.

De manière plus concrète, et c'est certainement dans ce champ qu'il est difficile ou délicat de s'engager, le « **premier contact** » indique bien que **ce qui est premier, c'est le contact**, c'est l'éprouvé de ce contact, agréable, séducteur ou repoussant, et là aussi, dans les deux dimensions de sens propre et de sens figuré. Si je parle d'un premier contact, il est possible que je raconte d'abord, voire uniquement, ce qui s'est dit, quelques mimiques, mais il est peu probable que j'en passe en premier lieu par ce que j'ai éprouvé corporellement, par les sensations mobilisées. Le lieu de la rencontre, l'odeur, un intérieur découvert, tout cela « fait » contact avec ce qui est couramment caché, **il s'agit du contact avec un dévoilement**. La boîte de Pandore des symptômes, des signes, de l'insuffisance humaine. C'est le point d'attache de François Chirpaz, parlant de « **cet autre qui me dérange** », lorsqu'il dit que le travail essentiel est de l'ordre de la reconnaissance (« **la reconnaissance est ce qui confirme et ce qui donne confirmation que nous sommes quelqu'un et non pas rien** »<sup>3</sup>), j'ajouterai qu'il ne s'agit pas d'une norme morale ou d'un idéal éthique mais d'un travail : **écouter et reconnaître ce qui se passe en soi, comme effet de ce que la rencontre avec l'autre y a déposé, c'est reconnaître l'altérité et son étrangeté**, plus encore, sa faiblesse : « **la demande dérangeante est celle qui sollicite parce qu'elle n'est pas, par soi-même, assez forte pour s'imposer. Nous ne la rencontrons que dans la faiblesse et à partir de sa faiblesse** »<sup>4</sup>.

Cet « autre » l'est à un point difficile et complexe à se représenter, d'autant que pour tenir, pour subsister, le sujet rencontré peut faire penser à ces très jeunes enfants dont René Spitz nous a parlé, accueillis dans des « pouponnières » dans l'après-guerre, et qui, faute de soin relationnel, de holding, se sont mis soit à « l'extérieur » d'eux-mêmes, enfermés dans des balancements sans fin, dans une tentative de retrouver un rythme qui s'est absenté, pendant que d'autres se sont retirés à l'intérieur d'eux-mêmes et ont effectivement coupé le contact, **ce premier contact entre les sensations de leur corps et la conscience de ce corps comme élément permanent soutenant son sentiment d'existence et ce « sentiment de**

---

<sup>3</sup> François Chirpaz, *Cet autre qui me dérange*, Colloque Orspere « Souffrance psychique, contexte social et exclusion » 1997, p.88

<sup>4</sup> François Chirpaz, déjà cité, p.89

**la continuité d'exister** », notion fondamentale proposée par Winnicott, et prolongée par les travaux, entre autres, Jean Furtos et René Roussillon. Pour ce dernier, « **quand le fonctionnement concret des réponses familiales ou groupales fait défaut au sujet, à la place d'un état de manque s'établit un état de désespoir (...) Pour survivre paradoxalement, il doit s'abandonner lui-même, se retirer de lui, s'exclure à son tour de lui-même** »<sup>5</sup>.

Ce qui me vient alors à l'esprit sont moins des pensées que des images, des souvenirs, qui font fil associatif pour moi, je veux parler de deux « personnages » subissant des conditions extrêmes et mortifères. L'un vient d'un travail fort lointain que j'avais fait avec une collègue quand j'étais étudiant, et qui s'intitulait « Les conséquences psychopathologiques de l'incarcération en QHS », ces mises à l'isolement total qui existait dans les années 70 et que la gauche, au moment où elle existait encore, a supprimé en 1981. Je ne dis pas que beaucoup ne reste pas à faire aujourd'hui quant aux conditions d'incarcération mais le QHS était une forme sévère, cruelle, parce qu'elle était pensée afin d'imposer les conditions radicales pour soumettre l'individu. Une « pratique » identique s'était également répandue en Allemagne, à l'époque la RFA, pour casser les prisonniers de la Fraction Armée Rouge.

Parmi les personnes qui nous ont fait réfléchir, même si nous n'avions bien sûr pas pu le rencontrer, Taleb Hadjadj (qui n'a pas survécu, il s'est suicidé) avait écrit quelque chose de capital. Il expliquait en détail et décrivait les réalités qu'il s'imposait pour survivre, en premier lieu une action sur le temps du quotidien (je le rappelle, l'isolement total pendant des mois), afin qu'un rythme, des alternances, soient possibles, et en second lieu une concentration extrême sur les fonctions corporelles (respirer, sentir, manger, digérer, déféquer, etc.) et les sensations afférentes. Ce savoir élaboré personnellement, même s'il n'a pas suffi pour tenir, est très précieux, il nous confirme à quelles conditions un être humain cherche à survivre (même si ce ne sont pas les seules possibilités). **Le corps, les sensations, l'attention portée par la pensée à ces sensations, à ce qui dessine à nouveau, chaque jour, une peau psychique, une contenance.**

Mais nous avons bien compris également combien tous ces faits ont été possibles tant qu'ils ont pu être adressés à un autre (lui-même en l'occurrence, les lecteurs, le comité de soutien, le journal Libération), et que c'est peut-être cette adresse qui fait défaut pour nombre de personnes que vous rencontrez, en tout cas qui semble faire défaut lors de la première rencontre. « *Ce que je rencontre quand je rencontre l'autre* », **c'est d'être à l'endroit d'une adresse à construire, à tenir.** Pour aller vers où !? Pour tenter de passer, comme le dit Roussillon, « **d'un état de désespoir (la situation peut perdre tout sens) à un état de manque, qui « ouvre » à la relation à l'autre et à l'inévitable dépendance qui l'accompagne** »<sup>6</sup>. En quelques mots, il nous indique non pas la marche à suivre mais ce qui « accompagne l'accompagnement », à savoir **l'engagement dans la constitution d'un nouveau contrat narcissique, contrat porté par l'institution et incarné par le ou les référents.**

---

<sup>5</sup> René Roussillon, *L'errance identitaire*, Colloque Orspere « Souffrance psychique, contexte social et exclusion » 1997, p. 85

<sup>6</sup> René Roussillon, déjà cité, p. 84

Deuxième figure, très brièvement, ceux qui ont été désignés sous le vocable de « musulmans » dans les camps de concentration. Primo Levi parle de ces personnes devenues grises et errantes dans le camp : « *celui que l'on appelait le « musulman » dans le jargon du camp, le détenu qui cessait de lutter et que les camarades laissaient tomber (...) n'était plus qu'un cadavre ambulante, un assemblage de fonctions physiques dans leurs derniers soubresauts (...) ils peuplent ma mémoire de leur présence sans visage* »<sup>7</sup>. L'être dénutri, sous l'emprise de la terreur, le prisonnier en QHS et le « prisonnier gris » pourraient représenter ces deux types de bébés observés par Spitz, et qui lui ont fait désigner sous le terme **d'hospitalisme** la réaction de survie du sujet sous la forme **d'un retrait (que ce soit dans le fantasme, dans ce que certains appellent « l'hospitalisme à domicile », dans les sensations)**. Hadjadj a eu ces derniers mots, parlant de la violence extrême des conditions imposées, disant qu'en définitive « **il resterait l'utérus de Thanatos** ».

Sans comparaison aucune, je ne peux m'empêcher de penser au fait qu'une part de la pathologie développée ou la souffrance psychique intense pour tel ou tel sujet est en rapport avec un environnement inadéquat, aux réponses incomplètes ou à l'absence de réponse, **le premier contact apparaissant alors comme le premier pas pour réhabiter ou recréer un environnement, un holding (relation avec le professionnel, lui-même en relation avec le groupe-équipe, etc.)**.

Le premier contact est donc un contact avec ce que le sujet a construit, à sa manière, comme manière de tenir dans le monde, même s'il se retrouve en grand danger, un danger **objectif** qu'il peut méconnaître par l'existence d'une défense **subjective**.

**2/ La deuxième idée consiste à penser à partir du fait suivant : c'est dans les mois ou les années qui suivent que les premiers contenus, les premiers contacts, se chargent de sens et/ou d'affect, donnant forme, notamment, au transfert.**

Le récit de ce que contenaient les premiers contacts va s'écrire peu à peu, dans un après-coup, dans un mouvement à la fois rétrospectif et réflexif, réminiscent. Ce que la honte de soi, l'auto-exclusion de soi, mais pas seulement, aussi ce que le sujet ne trouve pas comme lieu dans l'espace social, ce que tout cela produit donc, va « recouvrir » (ensevelir) le dit sujet. **L'éducateur va se faire non seulement ethnographe (plus qu'ethnologue) mais surtout archéologue**, il va devoir traverser les couches, les couches de vêtements et de sacs poubelles, les couches-enveloppes qui empêchent la personne de sortir, les couches d'impuissance, **le fatum**, ce que ce mot désigne comme destin et fatalité, mais aussi un peu plus que ça, peut-être contient-il l'idée d'une mélancolie, une asymptote, une aporie, quelque chose qui n'en finit pas de ne pas se mouvoir, de s'immobiliser, en un point de rencontre qui va permettre que ce soit reconnu par quelque autres.

L'éducateur ou tout autre professionnel a-t-il vraiment à vivre ça ? Est-ce que c'est écrit sur sa fiche de poste ? Non, il est même soumis à un rythme d'enfer certaines fois et accompagner, permettre d'insérer, peut-être même accélérer la « prise en charge ». Ce que disent les anthropologues et les archéologues aujourd'hui, notamment **concernant leurs études, c'est que ce qui a été supprimé, c'est essentiellement le temps, la temporalité**. Michel Bouju, anthropologue à l'Université d'Aix-Marseille, dit que le temps pour travailler la thèse aujourd'hui empêche d'apprendre la langue du groupe social étudié (contrairement à une autre époque). Quel rapport avec les éducateurs ? D'une certaine manière ils font le même métier,

---

<sup>7</sup> Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz* », Rivages 1999, p.49 à 52

en tout cas, ils touchent à des réalités communes, l'éducateur doit apprendre au moins deux langues, à partir de ce premier contact :

- La langue de l'autre, une langue qui n'est d'ailleurs parlée que par un seul sujet
- La langue de ce qui se déroule en lui, qui n'est pas exactement la même langue que celle qu'il emploie avec tel ou tel autre « usager » rencontré.

Le sens des symptômes va se construire à partir de la reconstruction d'une histoire personnelle, familiale et sociale, mais **ce qui fait sens entre l'autre et l'éducateur est l'autre destin issu du premier contact**. Le mot « destin » peut sembler un peu fort, et l'éducateur n'est pas un demiurge, mais il peut désigner la part paradoxale qu'il contient : il peut aussi bien désigner ce qui était écrit depuis toujours (surdétermination) que ce qui est en train de s'écrire (cheminement) ; c'est la deuxième possibilité qui intéresse le travail social, là où un processus peut se découvrir.

Voici quelques extraits d'une situation rencontrée à mon cabinet, avec la venue de Mr S., annonçant dans la précipitation dès les premières phrases, lors de la première consultation, un ensemble d'événements vécus/subis, sur le ton d'une énumération : autour de sa naissance, un handicap physique et les innombrables hospitalisations, une maladie grave, un décès tragique dans la famille pendant son enfance, avoir été témoin à l'âge adulte d'une mort rarissime, etc. J'entends tout cela et je projette, je me projette, et donc je n'entends rien, il n'y a pas d'épaisseur ; plus tard, je comprendrai mieux combien l'épaisseur elle-même est inquiétante car par définition, la profondeur ouvre au vertige. Face à cela, la « projection plate » d'événements présentés sous une forme désaffectivée évacue immédiatement tout arrêt sur ce qu'apporte le sujet et ce qu'il porte en lui en permanence.

Il faudra un ou deux ans pour que commencent à se représenter les conséquences psychiques et émotionnelles de ce qui l'a assailli (ainsi que sa famille) pendant toutes ces années, ainsi que les symptômes puissants et prégnants dont il est l'objet. **Il faudra de longs mois, la troisième année, pour que l'angoisse apparaisse, puissante, éreintante pour le sujet**, comme si la psyché avait réussi à la tenir à distance de la conscience et qu'elle pouvait « enfin » être présente pour lui (et entre nous), et plus encore qu'il lui était possible d'en parler, bien qu'il ait la sensation d'étouffer en en parlant ; ces angoisses qui le terrassent deviennent un peu représentables. Il dit alors, « *bon d'accord, mais après, l'étape d'après c'est quoi... !? Est-ce que ça peut disparaître des angoisses comme ça ?* », après avoir raconté des rêves où il se voit mort, où son corps se vide de toute substance.

Que faire et comment faire ? Que faire de ce sentiment d'impuissance que je ressens, des sentiments agressifs que je peux avoir envers lui (car enfin, la parole ne pourrait-elle pas tout !? Tout le temps que je prends avec lui, tout cela ne viendrait pas encore le satisfaire ? Il est en train de me dire que je lui suis inutile ? Etc.), de quoi l'angoisse parle-t-elle ? Je peux vous le dire, je n'en avais pas envie, je ne voulais pas être en contact avec son angoisse, avec la mienne, avec le sentiment un peu trop présent de culpabilité, je voulais même croire que la pensée, les mots, les hypothèses de compréhension, suffiraient !

Tant pis pour moi, il me fallait traverser la part hors-sens, hors-mots, qu'il m'adressait. Car c'est là l'un des points principaux, **c'est que cette angoisse m'était adressée**, comme s'il me disait, désespéré, « *mais vous ne pouvez vraiment rien faire !?* ». **Ce que je peux essayer de faire, c'est de ne pas fuir, c'est ne pas forcément vouloir savoir ou comprendre, c'est tenter de rester présent** ; comment fait une mère avec un enfant inconsolable, comment fait un éducateur avec un adolescent en fureur, puis qui se relâche dans ses bras ? D'abord la présence dans l'indicible ou l'inaccessible, puis l'affect et les mots qui viennent, pour reconnaître ce qu'il arrive à l'autre, et à soi avec l'autre. La relation est douloureuse car elle

ne se propose pas comme un médicament ni comme un évitement, en se disant que pour que cela soit possible, ça n'est pas de l'ordre de l'héroïsme, du défi, de l'omnipotence, mais qu'il y faut des points d'appui, des lieux « sécurisés » psychiquement, émotionnellement, nous le verrons un peu plus loin.

Comme l'écrit Albert Ciccone dans un article sur les effets traumatiques du handicap pour les parents, le professionnel « **doit garder le contact avec la part désespérée du parent** », nous pourrions dire « **de l'autre** » ainsi que la sienne, de partie. Son expression ne désigne pas, comme souvent aujourd'hui, un indice de compétence à atteindre, mais plus prudemment il parle de « **garder le contact** », je dirai le désir et/ou la possibilité du contact, **comme si ce qui était présent dès le premier contact était le premier signe d'une persistance au long cours de ce contact envahissant**. Cette phrase nous dit aussi que ce désespoir pourrait être une part seulement, d'où l'importance d'investir d'autres parts moins prises par l'angoisse, plus mobilisables. C'est la division subjective propre au travailleur social, à d'autres professionnels, que d'y tenir à cette présence paradoxale, et certaines fois paradoxante (**car elle est confrontée à la force du clivage**), tenir au point qui ne tient pas pour l'autre, à ce point de contact entre ce qui est contenu et ce qui ne peut l'être, qui vient toujours inquiéter, empiéter.

Je veux dire **qu'une bonne partie de votre travail pourrait venir se représenter dans cet obstacle majeur pour la personne accompagnée, à savoir ce qu'elle doit mettre en œuvre elle-même pour s'affronter à l'expérience infantile engrangée de ses premiers contacts**. Vous témoignez d'un nombre souvent restreint d'investissements, de liens et de lieux sociaux pour ces personnes, souvent empêchées ou parasitées par ce contact avec l'autre, le dehors. C'est pour cela que les premiers contacts sont si riches d'enseignement, c'est qu'ils contiennent les raisons même pour lesquelles le contact humain, le lien social pour nombre de ces personnes pose un problème : **le premier contact viendrait à l'endroit même du symptôme, dès lors vous portez une part de ce symptôme et de ses effets**.

J'ai eu alors envie de vous lire un passage un peu conséquent, très parlant, d'un psychiatre (Kimura Bin), sur la relation qu'il fait (et constate) entre le temps et l'angoisse : « *dans un état dépressif profond, qu'il soit mélancolique ou schizophrénique, le malade a très souvent l'impression que le temps s'arrête entièrement, comme si l'avenir était inaccessiblement muré dans une obscurité sans fin. Cette incapacité à éprouver le flux ordinaire du temps hypothèque la possibilité de s'attendre à ce qu'un moment futur survienne réellement ou encore à ce que la représentation de l'avenir puisse s'actualiser tôt ou tard ; l'attente se fait alors sentir comme quelque chose d'étrange, de difficile à mesurer, qui donne l'impression d'être suspendue en l'air* »<sup>8</sup>. C'est ce que le professionnel peut rencontrer, même si « l'autre » n'est pas malade, mais dans tous les cas où elle porte en elle des situations traumatiques. Dans la situation de certains handicaps psychiques, ce premier contact est chargé de l'intention de « créer » du temps, le temps de la relation, le temps d'une temporalité, un temps pour un accompagnement, alors même que le temps présent est inscrit dans une circularité.

Pour faire écho à l'expression de Winnicott, **dès le premier contact, il s'agirait pour le sujet (et donc pour le professionnel) d'éprouver l'angoisse en présence d'un autre**. Cette formulation théorique et clinique contient la question de la séparation : c'est en présence d'un autre que, déposée chez cet autre, la conséquence de la séparation, de l'absence, voire de la disparition, de la non-réponse de l'environnement, va produire une répétition. Mr S., dont je parle, est assailli par une angoisse profonde essentiellement dans un moment comportant une double confrontation : il est à la fois loin de chez lui, pour son travail (d'où un hôtel et un entourage non-familier, un départ qui lui fait redouter d'être seul au monde, avec l'idée qu'il pourrait être très malade et donc mourir) et à la fois exposé sans défense à une foule d'autres,

---

<sup>8</sup> Kimura Bin, *Écrits de psychopathologie phénoménologique* (chapitre : « Le temps et l'angoisse »), PUF 1992, p.47



qu'il ne connaît pas, mais qu'il doit rencontrer, sous une forme mondaine, lui assurant d'être très exposé (au regard, à des déclarations attendues, etc.).

Eprouver et être éprouvé par ce contact avec « la part désespérée » signe un retour vers soi, le risque d'un vécu subjectif moins menaçant, par une contenance partagée. Le handicap physique dont il peut beaucoup souffrir, la mort d'un enfant de sa fratrie, en bas âge, le fait que cet enfant soit décédé lors un jeu d'enfant, les départs de sa mère le laissant à l'hôpital lors des très nombreux séjours qu'il y a fait, l'intime conviction qu'il a développé que toute douleur pourrait être le signe d'une maladie fatale, **tout cela l'a amené à geler l'affect, à rire par la dérision**, jusqu'à ce que les angoisses viennent faire effraction : **« tant que l'affect est dissocié de sa représentation, l'angoisse se comporte comme une âme errante, en quête de sens, et le corps se prête souvent à lui en donner (...) Le retour du sentiment d'angoisse n'est pas une mauvaise chose dans la mesure où il oblige à s'interroger sur la représentation qui lui est sous-jacente et à la remettre en question »**<sup>9</sup>.

Pendant longtemps je doute de sa capacité (et de la mienne) à pouvoir être en relation ou plutôt soutenir le poids que représente « être en relation » (il dira qu'il s'aperçoit que c'est le seul rendez-vous, la seule occupation, qui donne un rythme à sa semaine, qui s'impose dans la grande latitude organisationnelle qu'il a dans son travail). Son parcours thérapeutique nous apprend cela aussi : **si « entrer en relation » est fort désirable (c'est ce que nous désirons dans notre travail, notre « offre »), quelque chose vient y faire résistance ou obstacle, c'est entre autres la « mise en dette »**. Et quand le sujet en question est aux prises avec le monde de la psychose, comme c'est plus souvent le cas dans vos pratiques, marqué par le clivage et la peur de l'affect, la dette est redoutée. François Chirpaz souligne combien *« la relation est sous le signe d'une constante ambiguïté (...) parce que cette proximité dans laquelle nous sommes, l'autre et nous-même, demeure, pour une part, source d'inquiétude. (En effet) l'autre qui devient un familier n'est plus simplement celui qui est proche dans l'espace, il est celui qui tient une place dans ma vie et parce que je tiens une place dans sa vie »*<sup>10</sup>. Rien que ça.

Cet homme a de bonnes raisons de refuser ou de craindre le risque de la dette (il a connu tant de dépendances, tant de morts), mais c'est au prix de relations assez nomades, peu inscrites, comme si l'attachement était une menace, **« la première forme d'angoisse étant liée à l'autonomie de l'existence propre ou de la subjectivité propre du sujet »**<sup>11</sup>. Je me suis mis à plus écouter les mouvements de dérision dans lesquels il se trouve ou qu'il m'adresse, sur l'air goguenard d'un « à quoi bon », avec plein de petits mots brefs qui souligneraient une indifférence aux choses, une banalisation de réalités significatives, du moins ordinairement. Régulièrement me reviennent en tête le ou les premiers entretiens, j'ai l'impression de les relire, plus encore de les lire comme une première fois, d'un peu mieux les lire. Tout y était certes, comme dans la Pierre de Rosette. D'ailleurs la traduction des hiéroglyphes n'a pas été faire directement de l'écriture égyptienne au français, mais à travers le passage de plusieurs langues, traduites en cascade. Retenons que pour déchiffrer, il y faut plusieurs langues.

Pour clore cette deuxième partie, il faut donc souligner que le premier allié possible dans ce travail, c'est le temps, long, pour que peu à peu émerge ce qui était condensé dans le premier contact, pour que puisse se poser la question sur la nature de l'angoisse de ce sujet particulier, avec sa singularité historique et transférentielle, partagée avec les professionnels.

---

<sup>9</sup> Gérard Bonnet, *L'angoisse*, Editions IN PRESS, 2015, p.96

<sup>10</sup> François Chirpaz, déjà cité, p.87

<sup>11</sup> Kimura Bin, déjà cité, p.52

3/ **Troisième idée : plusieurs langues, dans nos pratiques, cela signifie un groupe (une équipe), la présence d'une altérité coutumière.** On pourrait dire qu'il faut un groupe pour rencontrer ce que le professionnel a rencontré. Pour exister, la rencontre de sujet à sujet s'étaye sur plusieurs instances tierces (équipe, mission, projets), et pour paraphraser Winnicott, **l'éducateur spécialisé n'existe pas seul.** Immédiatement, ce qui s'est projeté ou transféré sur le professionnel, se diffuse à son tour sur d'autres que lui/elle, la « **transfert diffracté** » se chargeant d'ailleurs de morceaux épars soumis au clivage.

Ces parts transférées portent, de manière peu ou pas représentable, les traces, traumatiques ou immémoriales, des premiers liens pour l'autre, de ses liens primaires « à » l'autre et de leur destin, qui n'ont pas résisté à toutes sortes d'attaques et de désillusions. La relation vient proposer un poids certain avec l'entrée en dette, nous l'avons vu, mais aussi de par une certaine séduction à l'œuvre, car nous militons pour la parole, celle-ci libère. En fait, elle libère au moment même où des liens se constituent. Mais alors, elle libère ou elle aliène ? Elle libère du risque d'être a-liéné, sans lien, mais du coup en produisant inévitablement (et « indispensablement ») des mouvements et des vécus de dépendance, dans la situation d'interdépendance. Il est possible que l'absence de demande soit la résultante du coût psychique et émotionnel excessif ou exorbitant qu'ont eu certains liens pour le sujet, mais il est vrai que de notre côté, nous identifions « la » demande comme étant consubstantielle à l'être humain, la demande énoncée, prononcée, elle s'impose comme la condition même de l'éducation, « *c'est quoi le mot magique... !?* ».

Comment reconnaître ou revenir au fait que **la première demande, son état premier, c'est la présence.** Il n'est pas sûr que le bébé « demande toujours les bras », mais il est sûr qu'en voulant le porter et qu'en pensant qu'il les veut, ces bras, nous en avons le désir et qu'il entre avec l'autre dans ce « jeu » d'amour et de haine, d'illusion et de déception. Ce qui est difficile à penser et à vivre dans la profession, **c'est de porter dans les bras ce qui de l'autre ne se signale pas du côté du désir,** c'est le moins qu'on puisse dire. Il faudra auparavant éprouver et être durement éprouvé par la néantisation du désir que certains autres ont érigé en eux et autour d'eux pour, encore une fois, pour se protéger d'une menace psychique trop douloureuse.

Le professionnel propose « de » la relation alors que celle-ci ne protège pas du manque, elle est même à l'image du manque, incomplète, imparfaite. Soutenir un certain désir passe par la manière dont le groupe va lui aussi éprouver ce « refus » de la demande (ce qu'Antonello Correale appelle « la fluidité émotionnelle »). Comme s'il fallait moins porter attention (un peu moins) aux contenus échangés qu'à ce qu'a produit la rencontre, ou plutôt le « premier contact », celui qui impose une absence de représentations (même s'il y a une flopée d'images), car « **ce qui pose problème, c'est l'absence de représentation pour affronter des traces d'angoisse dont le sujet a hérité** »<sup>12</sup>.

Vincent Bompard / 5 octobre 2017

[vincentbompard@gmail.com](mailto:vincentbompard@gmail.com)

---

<sup>12</sup> Gérard Bonnet, déjà cité, p.113